



PAOLA PIGANI

**Le château
des insensés**



LIANA LEVI



« Jeanne tout court, sans nom de jeune fille, sans nom d'épouse. Jeanne sans état civil ni sac à main. » C'est ainsi que se présente cette frêle jeune femme à sa descente du « train des fous » en septembre 1939. Internée après la mort de son nouveau-né à Ville-Évrard, en région parisienne, elle a été transférée à Saint-Alban avec les autres patients. Dans ce château perché au milieu de la Lozère, une ambitieuse équipe de psychiatres, dont le Catalan Tosquelles, met en place de nouvelles pratiques thérapeutiques. Le maître mot est liberté. Liberté d'œuvrer, d'inventer, de créer, d'échanger. Patients, médecins, religieuses, enfants de l'institut voisin et villageois se rapprochent encore davantage avec la guerre qui gronde. Dans une communauté atypique, que chapeaute la diligente mère supérieure, une nouvelle voie s'ouvre à chacun. Au contact des autres, Jeanne va renaître lentement à la vie et à elle-même.

PAOLA PIGANI est romancière et poète. Après *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures* (2013), *Venus d'ailleurs* (2015), *Des orties et des hommes* (2019) et *Et ils dansaient le dimanche* (2021), elle continue à mettre en lumière des vies humbles et des destins collectifs.

Paola Pigani

Le château des insensés



Liana Levi

Les références des phrases suivies d'un astérisque sont listées
en fin d'ouvrage

*Sans la reconnaissance de la valeur humaine de la folie,
c'est l'homme même qui disparaît.*

François Tosquelles

*Quarante enfants dans une salle,
Un tableau noir et son triangle,
Un grand cercle hésitant et sourd
Son centre bat comme un tambour.*

*Des lettres sans mots ni patrie
Dans une attente endolorie.*

[...]

« Mathématiques », in *Gravitations*
Jules Supervielle

*Je pense à la chaleur que tisse la parole
autour de son noyau de rêve qu'on appelle nous.*

Samuel Rosenstock dit Tristan Tzara,
« L'Homme approximatif », in *Œuvres complètes*

On l'avait posée là, entre le jour et la nuit. Dénudée de tout. Et rhabillée avec trois fois rien : une chasuble de toile grise, des chaussettes en grosse laine et l'ordre de dormir *sans poser de question, on parlera demain*.

Au début, Jeanne écoutait leurs pas, des raclements de galoche comme sur les chemins d'avant. Peu à peu, elle avait pu distinguer le bruit des souliers, ceux des docteurs, des infirmières avec leurs talons qui lui martelaient le cœur. Puis elle n'avait plus entendu que des pas de fantômes, telles des feuilles poussées par le vent, pantoufles, espadrilles, pieds nus, la peau des insensés traînant au sol. Elle n'avait qu'à peine souvenance des premiers jours.

Jeanne n'avait rien vu de cet archipel de bâtiments dans l'enceinte dure de grilles et de hauts murs : l'asile de Neuilly-sur-Marne, Ville-Évrard, à dix kilomètres de Paris. Entouré de cultures, de bestiaux, d'étangs pour la pêche et d'une forêt plus loin.

Deux saisons s'étaient écoulées, son corps pris dans une camisole ou des bains froids. On lui avait rapporté qu'elle criait toujours les mêmes choses, *Enterrez-moi avec lui*. Lui, c'était le bébé, mort à la naissance, enseveli en l'absence de sa mère, dans une fosse commune, non advenu, non baptisé, sans nom. *Interdit au ciel* avait crié

Jeanne, enfermée sur décision de Lucien, son époux. Il ne pouvait plus la faire taire, lui jetait de l'eau bénite en pleine figure.

Il avait fait venir la maréchaussée chez eux deux jours après l'avoir trouvée à la cave, agenouillée devant le tas de charbon, un couteau de cuisine à la main. Elle avait déjà commencé à se tailler de gros épis de cheveux. C'est de là qu'il l'avait traînée à confesse pour que le curé entende sa folie. Lucien avait cru qu'il pourrait la lui ôter à force de prières. Peine perdue. Effrayé, il avait fait interner son épouse suivant la mesure d'un placement volontaire sous contrainte. Pour son bien et la paix du faubourg où ils vivaient. C'est ce qu'il lui avait expliqué lors de sa première visite après des semaines d'isolement : « Tu te serais tranché la gorge. »

Lucien avait repris le travail au fournil. Son patron savait mais ne disait rien à ce boulanger qui se faisait oublier dans un nuage de farine où personne n'aurait pu le voir pleurer.

Des matrones impitoyables circulaient dans les allées et les couloirs de l'asile, une énorme grappe de clés ballottant à leur ceinture. Jeanne était captive de sa douleur et d'un bataillon d'infirmières et de gardiennes qui veillaient sur elle.

« Tu déraisonnes encore, tiens-toi tranquille que je te pommade. »

Seule une jeune gardienne sans clés, qui n'avait pas la voix des ordres, prenait le temps de la regarder dans les yeux. À ses poignets, Jeanne avait encore les traces des liens qui lui faisaient des bracelets brûlés. Après, la petite gardienne la poussait doucement dans la cour avec les autres, les plus calmes. Mordeuses, crieuses et démentes restaient enfermées au pavillon des agitées.

Un jour Jeanne apprit qu'elle pourrait écrire des courriers, on s'occuperait de les envoyer mais il fallait des timbres et quelques sous pour ça. Tant pis, elle attendrait la prochaine visite de Lucien. Tant qu'elle n'avait pas l'assurance de pouvoir les envoyer, ses lettres n'avaient pas de fin et n'étaient adressées à personne. Elle les pliait dans un torchon arraché aux cordes à linge et les cachait sous sa paillasse, puis déchirait sa chasuble, voulait se fendre, être deux à nouveau avec le souvenir des doigts minuscules palmés de nacre. L'invisible enfant. On la conduisait alors au bain thérapeutique où elle ne sentait plus battre le sang du petit.

Dans l'eau qui apprend à se taire, Jeanne revenait au temps où elle n'était pas mère, avant l'effroi de sa naissance. Au sortir de sa flottaison, Lucien n'était pas là pour lui tendre la main. C'était un grand froid qui l'étreignait. Personne n'entendait sa douleur.

Les cris de malades traversaient les murs. On avait recours à des bâillons de toute sorte, mais au fond de leurs entrailles fermentait un silence immuable. Qui regardait Jeanne dans les yeux, qui avait des gestes pleins envers elle, un soupçon de chaleur dans la voix ? Seule, la petite gardienne sans clés lui touchait parfois une épaule, effleurait sa douleur d'une parole légère.

Dehors les murmures incessants des arbres centenaires l'appelaient. Elle rêvait de pouvoir en toucher au moins un.

Jeanne aurait voulu être sourde pour résister aux litanies des végétatives, des séniles, aux ordres des gardiennes, aux cris des furieuses, de celles qui n'avaient plus que des mots cassés à la bouche. Ne pas se laisser

gagner, envahir, rester de bois. Elle luttait avec une force aveugle contre ces voix, ces gémissements, ces plaintes, autant d'échos d'une humanité renversée.

Quand elle pouvait reconnaître son reflet dans une vitre, Jeanne parlait seule. Sortir sa voix d'un puits sans fond, s'écouter vivre pour ne pas que la folie la dévore. En attendant de retrouver Lucien. Mais la moindre glissade, le moindre signe de nuisance envers elle-même la condamnait en cellule, sans visite, à l'abri de tout, hors du vivant.

Avant de s'endormir, quand des prières lui revenaient, elle les chassait de son esprit. S'ensuivaient des gestes hagards autour de sa gorge, de ses épaules, évitant la plaine aride du ventre pour atteindre ses genoux puis ses pieds qu'elle serrait nus entre ses mains crispées, leur implorant de l'accompagner encore, un peu plus loin que cette forteresse. Mais quand elle levait la tête vers le plafond, un vertige la prenait.

En ces jours enchaînés, elle avait du mal à voir la saison, la vraie. Les eaux d'avant la naissance de son petit se perdaient encore dans le sommeil, ces eaux de cristal où il avait grandi lentement. Ses eaux d'espérance. Le bébé revenait brouiller l'aube, du lait encore du lait sur sa petite tête d'oiseau, sur son ventre doux immobile comme un galet. Dès qu'elle s'en approchait pour toucher ses poings minuscules, Jeanne se réveillait, regardait le ciel pâle et ses restes de nuit à travers les barreaux. Son bébé avait encore glissé des étoiles jusqu'à la flaque en bas de son lit. Elle devait encore frotter le plancher, s'enrouler dans son drap froid.

On lui donnait des barbituriques pour oublier le petit corps d'os et de ténèbres. En vain.

Elle essayait de s'encorder la poitrine avec un pan de son drap déchiré à pleines dents. Il ne fallait pas que son

lait s'égoutte et la trahisse. On craignait qu'elle s'étrangle avec un rien de filasse, on la fouillait chaque matin, « sou-lève-moi tout ça », et c'était une honte d'être nue comme une pierre sous le regard des folles. Cachée dans un repli du temps, peu lui importait ce qui se tramait dehors. Lucien ne voulait plus parler de la guerre qui venait, ni de rien. Jeanne n'accrochait personne avec ses questions, pas plus que celles qui bavaient en silence et attendaient leur écuelle aux heures dites. Les demeures là, sans joie.

Deux mois plus tard, on avait estimé que Jeanne pouvait travailler quelques heures par jour sous haute surveillance.

Mais elle n'était allée que trois jours à l'atelier de couture où elle s'arrêtait tous les vingt centimètres, regardait ses pieds sur le pédalier, essayait de reprendre un rythme régulier. Comment actionner une machine à vitesse humaine? Elle ne savait déjà plus marcher, s'était habituée à piétiner dans ces rondes lentes et heurtées parmi les autres femmes.

Le médecin avait redonné sans tarder la consigne de ne pas laisser Jeanne sans occupation. De plus on manquait de bras et de malades calmes à la buanderie. Elle pouvait très bien faire l'affaire. *La fatigue du corps épuise aussi les idées noires*, entendait-on souvent.

Pour Jeanne, lessiver c'était disparaître, frotter les draps gris, creuser la nuit, ce que le sommeil n'avait pas pris et dans le brouillard d'âmes montant des lessiveuses, toujours les mêmes gestes, s'oublier dans l'eau sale, espérer le blanc, ne plus sentir son corps évidé. Ne plus se souffrir. Frotter, essorer, écarter. Les jours de lessive, son corps s'égouttait pendant des heures. Elle se sentait à la fois endolorie et apaisée.

Un après-midi de mai, Lucien était enfin revenu la voir après des semaines d'interdiction. C'était pour le bien de sa jeune épouse, l'isolement, les traitements de choc, le bain de stupeur. Cet homme simple faisait confiance aux gens de médecine. Ils tenteraient tout ce qui était en leur pouvoir. Jeanne avait perdu la notion du temps, ne se rendait compte de rien, lui avait-on dit.

Depuis la dernière visite, l'un et l'autre ne s'étaient pas espérés.

Lucien avait juste deux pommes flétries pour elle et sa honte qui lui baissait les paupières. Un mot après l'autre, un silence après l'autre, lentement, ses mains dans les siennes, il avait essayé de lui narrer sa peur de cette maladie des nerfs et de cette force du diable qui l'avait retournée, elle, pour jeter le berceau en l'air et toutes les belles choses douces qu'elle avait cousues pour le bébé. Et combien de fois elle s'était échappée du sommeil, toute en cheveux et en tourments à la recherche de la madone des chemins. Il la suivait, l'entendait jeter ses prières dans les fossés et supplier que leur revienne l'enfant.

Jeanne ne l'écoutait plus, mordait la plus grosse pomme le regard fixe, défriché d'émotion, puis revenait par à-coups à sa vie d'ici. Mais ici, il n'entraît toujours pas son Lucien. Il restait tout au bord, avec cette femme aux yeux vides qui mâchait un fruit avec des bruits de bouche désagréables. Elle faisait tourner doucement le trognon par la queue, comme une petite mécanique pour remonter des phrases entières à l'orée de ses lèvres, à la surface du réel :

« Une femme m'attrape toujours après le passage à la salle d'eau. Quel jour on est, elle me sort avec sa bouche tordue. Si je lui dis lundi, elle répond merci, ferme les

yeux et me redemande lundi quand? J'en ai assez de son refrain idiot, lundi kan, mardi kan, mercredi kan, elle attend le reste. Pour le dimanche, pas de problème. C'est un jour à se mettre à genoux... à la chapelle.

« Les jours ont un nom, les gens ont un nom, les saints aussi mais les dates, on ne les sait plus. Ça ne tient plus les chiffres, ça tombe comme des vieilles dents, des vieux clous. Moi, je n'entends pas le bruit du temps qui passe, juste l'autre qui égrène son chapelet lundikan mardikan mercredikan...

– Arrête avec ça! »

Son mari s'était penché vers elle, avait saisi ce qui restait de la pomme pour la jeter le plus loin possible dans les rosiers de la clinique pour les riches malades. Puis il était reparti à la hâte après l'avoir embrassée sur le front comme une petite nigaude.

Jeanne était restée sur le banc à serrer très fort l'autre pomme entre ses mains jusqu'à ce que retentisse la cloche du repas. Le lendemain matin, elle avait redemandé un crayon de bois à la petite gardienne sans clés. On n'avait pas le droit de leur laisser ce genre d'objet de crainte qu'elles en usent pour attaquer les autres.

« Vous pourriez vous écorcher vives avec ce truc, ordre des chefs. »

Jeanne avait écrit très vite sous le regard de la gardienne.

« Tu ne diras pas où je cache mes feuilles, hein, dis-moi que tu garderas le secret? »

– Bah, du moment que c'est toi qui refais ton lit, personne ne les verra. »

Elle avait tendu son papier à la petite gardienne, avait suivi son regard qui courait d'une ligne à l'autre. Dans un soupir, la jeune fille avait plié la feuille en quatre.

« Si les médecins lisent ça, ils vont te garder encore longtemps. Je les emporte avec moi tes écritures, personne n'y touchera. Redonne-moi le crayon. Allez, va vite à la lingerie. »

Depuis deux jours, ça grondait dans les couloirs du quartier des femmes, dans ceux des hommes jusqu'aux ateliers, aux cuisines, à la buanderie, à la ferme. Un magma de voix indistinctes. Sauf les dernières consignes d'évacuation lancées à voix nerveuses.

« Les gâteaux en dernier... préparez leurs tenues... pas de pantoufles, des souliers... pour les durs, camisoles, harnais... caisses de traitement, casse-croûte... ne rien dire avant demain matin, toilette la veille... les familles qui ont le téléphone ont été averties... pas mal vont repartir chez eux... pour les autres, affichage des noms dans la loge des concierges, un avis sera publié dans la presse. »

Plusieurs asiles seraient évacués les jours prochains suivant les directives préfectorales. La rumeur détaillait de Paris aux provinces : des soldats allemands déjà prêts à déferler sur le territoire.

Au matin du départ, ce 30 août 1939, les malades rassemblés devant chaque pavillon semblaient tombés du ciel, à l'air libre, hirsutes, leurs corps raides comme des bois flottés. Jeanne s'était habillée à la hâte, avait tiré et tressé ses cheveux jusqu'à sentir une petite pointe douloureuse à la naissance de la nuque. Ne pas ressembler à Mme Kan qui laissait les siens lui dévorer la figure. Sœur

Rose des Épines, la cheffe du pavillon des femmes, elle, avait pour une fois sa coiffe mal ajustée, une mèche de cheveux gris s'en échappait comme une queue-de-rat. Jeanne espérait ne plus jamais la revoir.

Suivre les autres, ne pas penser à ce qu'elle laisserait entre ces murs, la petite gardienne sans clés, Lucien, les branches des grands ormes qui dansaient sous le vent, sa dépouille de mère, son non retour de couche, les cristaux de sel aux sillons de ses joues et ce filet de lait trop clair qui s'écoulait de sa poitrine. Elle allait partir sèche, maigre, résolue à tout oublier.

Des ordres affluaient de toutes parts : « Faites-leur tenir une corde par groupe de dix, gaffe à ceux qui voudraient se jeter dans le canal... On n'a pas le temps d'aller à la pêche. »

Des gardiens tentaient de les rassurer : « Là-bas au Sud, on ne risquera plus rien. »

Un malade gigantesque avait maugréé les mâchoires serrées : « On n'est pas des bestiaux. Vous nous menez à l'estive ?

– Oui ça même, où vous dormirez comme des agneaux, loin des Allemands. En Lozère. »

Eux, si longtemps enfouis dans leur ombre, on attendait qu'ils déplient leurs corps, se remettent en mouvement. Quoi ? S'en aller, quitter ces murs, ces grilles, franchir les sauts-de-loup ? Oublier les grandes serres, les chevaux, la pension des riches fous, la maréchalerie, les pavillons de l'enfer, les douves ?

Allait-on vers un autre royaume ou retrouver là-bas les mêmes geôles ? Hébétés, ils piétinaient comme des animaux tristes. Le soleil distillait une lumière de fin d'été sur leurs visages encore brouillés de sommeil. Des saillies de lucidité en agitaient quelques-uns. Jamais la vie

ne reviendrait pareille. D'autres refusaient d'avancer de toutes leurs forces, se figeaient, cloués à leur colère, à leur stupeur, raclant le sol avant qu'il ne se dérobe.

Jeanne réclama son paquetage, la robe, le gilet, l'alliance qu'elle portait à l'arrivée. Il fallait qu'on lui redonne son chagrin, la clé de sa maison. Si on la sortait d'ici, elle devait redevenir la femme d'avant, cette mère inusitée dont le mari aurait bien besoin un jour. Et lui, est-ce qu'il savait qu'on vidait l'asile et leur jeune histoire à tous deux ?

« Non, avait tranché sœur Rose des Épinés. Tu arriveras là-bas comme les autres, pas de différence entre vous... et puis, c'est encore l'été. Plus tard, vous serez vêtus en fonction du ciel. La guerre nous dira quand vous pourrez revenir. »

Jeanne n'avait perçu que des bribes de ses paroles dans le brouhaha des autres voix. *Vous serez vêtus en fonction du ciel*, elle se répétait. Une vision d'anges sales s'agrippant aux nuages l'avait traversée. En filigranes, le visage de son bébé montait plus haut, toujours plus haut, un petit corps que bousculaient des corbeaux freux.

On l'avait poussée vers un autocar avec d'autres femmes d'âges et de frayeurs confondus. Ni griffes ni morsures, pas de cris, pas de pleurs. On déplaçait un seul et long corps sans nervure vers l'inconnu jusqu'à la grande gare parisienne peuplée d'inquiets et de curieux. Nourris de peu tout au long du voyage par crainte des vomissements, emmaillotés d'un sommeil artificiel, tous dans le même charroi.

Au dernier moment, la direction de l'asile avait décidé de redonner aux malades leurs affaires personnelles. On craignait vraiment, une fois la guerre déclarée, les bombardements, la destruction des bâtiments, les pillages.

Jeanne serrait contre elle son baluchon de toile grise, châle, jupon, bas usés, culotte et une robe qui sentait encore l'air libre d'avant. L'alliance, les épingles à cheveux, la savonnette à la rose apportée par Lucien lors de sa dernière visite avaient été rangées dans un caisson par la cheffe du pavillon. Ainsi, pas de risques de convoitises, marchandages ou pertes dans les trains successifs.

Ce voyage serait-il effrayant, salutaire? Nul ne le savait. L'urgence, la précipitation gouvernaient chaque mouvement, chaque décision renvoyant les uns à leur insuffisance, les autres à leur pauvre pouvoir sur des êtres à leur merci.

Ballottée entre les corps agités ou amorphes des uns et des autres, Jeanne se tenait sage. Elle ignorait tout de sa destinée mais on l'avait sortie du pire, du puits où, dans sa chute, elle avait perdu son identité d'épouse et de mère sous un matricule à trois chiffres.

Là-bas n'était qu'un mot en deux temps. Sa vie s'était refermée sur l'asile de Ville-Évrard.

Là-bas peut-être, elle ne se reconnaîtrait plus. On leur avait donné du sirop sédatif pour éviter les soubresauts d'angoisse, d'agressivité, les cris. Dormir, voir le moins possible, manger et boire le moins possible. On leur avait dit encore :

«Le Sud, on vous attend dans un autre hôpital... au grand air... vous verrez sur place... tenez-vous tranquilles.»

Sur le quai de la gare, Jeanne avait remarqué un jeune gars qui se déplaçait sur la pointe des pieds, bras ouverts, il écartait des rideaux invisibles en avançant. Contrairement aux autres, il ne se résignait pas à rejoindre la masse grise des fous; c'était comme si, détaché de l'asile dans cet espace flou et sans grilles, il était rendu à la légèreté de



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

L'auteure a bénéficié d'une bourse de résidence
du CNL pour l'écriture de ce livre.

© Éditions Liana Levi, 2024

Couverture: D. Hoch

Photos: © DR

Cette édition électronique du livre *Le Château des insensés* de Paola Pigani
a été réalisée en février 2024 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0878-3)

ISBN ePDF : 979-10-349-0880-6